Quand le 11-Septembre s'approprie le onze septembre. Entre dérive métonymique et antonomase

Julien Fragnon

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/mots/1197>

DOI : 10.4000/mots.1197

ISSN : 1960-6001

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2007

Pagination : 83-95

ISBN : 978-2-84788-113-4

ISSN : 0243-6450

Référence électronique

Julien Fragnon, « Quand le 11-Septembre s'approprie le onze septembre. Entre dérive métonymique et antonomase », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 85 | 2007, mis en ligne le 01 novembre 2009, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/mots/1197> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/mots.1197>

Quand le 11-Septembre s'approprie le onze septembre. Entre dérivation métonymique et antonomase

Selon un sondage récent, 30 % des Américains ont oublié l'année des attentats du onze septembre 2001, alors que 95 % d'entre eux se souviennent qu'ils ont eu lieu un onze septembre¹. Ces deux pourcentages consacrent la domination de l'expression *11 septembre* pour nommer les attentats survenus à New York et à Washington. Mais cette domination s'est étendue au point de modifier la nomination d'autres événements. C'est ce processus d'appropriation sémantique que nous allons explorer à travers deux situations médiatiques : la commémoration, en septembre 2003, du renversement du président Allende au Chili, et les attentats du onze mars 2004 à Madrid. D'après l'usage des occurrences de l'expression *11 septembre* dans les articles analysés², nous faisons l'hypothèse que l'appropriation de cette dénomination, par la référence aux attentats du onze septembre 2001, conduit à son changement de statut discursif.

Le postulat de notre travail est de considérer que l'unité syntagmatique *le 11 septembre* est, dans certains contextes, devenue un nom propre. En effet, si elle ne respecte pas l'ensemble des critères de ce dernier, tels que la présence d'une majuscule³ ou le fait que le nom propre ne puisse être traduit⁴, elle désigne un référent unique répondant à la fonction pragmatique du nom propre.

Alors que les noms communs désignent une classe d'objets, une catégorie ou un concept, le nom propre est supposé effectuer une désignation unique, individuelle (Leroy, 2004, p. 21).

1. Sondage publié par le *Washington Post* le 9 août 2006 : « 30 % des Américains ont oublié l'année du 11 septembre ». *Libération*, 10 août 2006.
2. Nos exemples sont tirés de l'ensemble des titres de la presse quotidienne nationale française (*Le Monde*, *Libération*, *Le Figaro*, *L'Humanité*, *La Croix*, *La Tribune*, *Les échos*) et des hebdomadaires (*Le Nouvel Observateur*, *Le Point*, *L'Express*, *Marianne*, *Le Canard Enchaîné*, *Charlie Hebdo* et *Politis*) au cours des périodes suivantes : les éditions du 11 septembre 2003 et du 12 au 14 mars 2004 pour les quotidiens et, pour les hebdomadaires, les éditions englobant le 11 septembre 2001 et les numéros immédiatement postérieurs au 11 mars 2004.
3. Quoique la forme syntaxique *11-Septembre* soit apparue dans la presse française, notamment dans *Le Monde*.
4. L'expression *11 septembre* est une traduction de la formulation américaine : *9-11* ou *Nine Eleven*.

L'expression *11 septembre* précédée de l'article défini désigne bien un référent : les attentats survenus le onze septembre 2001 aux États-Unis. Par son caractère déictique, elle se rapproche de la catégorie, marginale, du chrononyme c'est-à-dire du nom propre de temps (Leroy, 2004, p. 35). La nomination des attentats implique un prédicat de réalité qui affirme l'existence de l'évènement et produit un acte de baptême distinguant cet évènement des autres⁵.

Le nom propre est utilisé comme désignateur direct et rigide, fonction qu'il assume d'autant plus aisément que sa fonction cognitive fondamentale est distinctive, associée comme il l'est dans la mémoire stable à un particulier qu'il identifie sans le décrire (Jonasson, 1994, p. 171).

L'originalité de la situation étudiée provient du déplacement effectué par l'expression *le 11 septembre*, qui a servi de matrice directe ou indirecte à la nomination d'autres évènements, tels le coup d'État au Chili ou les attentats madrilènes du 11 mars 2004.

La concurrence des 11 septembre : analyse d'une dérive métonymique

En septembre 2003, l'extraordinaire conjonction de dates entre le trentième anniversaire du renversement de Salvador Allende et le second anniversaire des attentats aux États-Unis a fourni un matériau de premier choix aux médias écrits qui se sont emparés de cette coïncidence historique. Sur le plan syntaxique, la comparaison entre les deux évènements s'est effectuée le plus souvent de façon implicite, le renvoi à l'une des deux dates se faisant à l'aide d'un tiers lexical, notamment un adjectif. Cet ordonnancement des occurrences n'est pas neutre ; il implique un positionnement de l'énonciateur dans le conflit de remémoration qui se joue entre les deux évènements. Quelques précisions s'imposent d'emblée. La comparaison entre le onze septembre 2001 et le onze septembre 1973 n'est pas marginale puisqu'elle apparaît dans une majorité de discours⁶, ainsi qu'à l'étranger – notamment dans les journaux britanniques *The Economist*⁷ et *The Guardian*⁸. De plus, le rapprochement entre les deux dates a eu lieu dans la presse, dès septembre 2002, lors de la commémoration du premier anniversaire de la chute des tours du World Trade Center⁹, et à l'occasion de la sortie

5. Interroger l'apparition et la circulation de l'expression *11 septembre*, au sein des médias français, pour désigner les attentats aux États-Unis demanderait une recherche autonome.
6. Sept occurrences (sur quatorze journaux) où la comparaison apparaît, au moins une fois, dans un article.
7. « That other September 11th », *The Economist*, 6 septembre 2003.
8. « The other September 11th », *guardian.co.uk*, 11 septembre 2003, site visité le 11 septembre 2003.
9. « Remember le 11 septembre... 1973 », *Télérama*, n° 2 747, 4 septembre 2002, p. 20.

du film collectif 11/09/01. Le réalisateur britannique Ken Loach centrait sa contribution sur la chute du palais de la Moneda, le onze septembre 1973, et associait les deux événements au-delà d'une simple relation chronologique¹⁰. Toutefois, c'est la conjonction des deux dates anniversaires, en septembre 2003, qui a permis une large diffusion de la comparaison.

1973 : un onze septembre bâti sur des tours absentes

L'analyse des articles montre que les discours journalistiques ont souvent désigné le onze septembre 1973 en procédant à un rapprochement elliptique, c'est-à-dire en renvoyant au onze septembre 2001, sans pour autant le nommer. Elles ont été construites sur un même schéma : mention du lieu (Chili), date précise (11 septembre 1973) et adjectif antéposé (essentiellement l'adjectif *autre*). Le titre à la une du *Monde* du 12 septembre 2003 constitue l'exemple archétypal : « *Chili, 1973 : l'autre 11 septembre* ». Si l'énoncé vise implicitement le coup d'état, les données contextuelles (la conjonction des dates) permettent de décoder l'allusion au onze septembre 2001. Mais le rapprochement le plus engagé se trouve moins dans le titre que dans la caricature de Plantu (voir page suivante) qui l'accompagne : le dessin représente Salvador Allende et ses collaborateurs, mitrailleuse au poing, au pied de deux tours en flammes identiques aux *Twin Towers*. Dans le ciel, à droite, un avion de ligne frappé du drapeau américain va percuter l'une des deux tours, qui porte l'inscription « Chili 1973 », tandis qu'un impact a déjà touché la seconde tour en arrière-plan. Le dessinateur donne à penser que les Américains, aujourd'hui victimes, ont été agresseurs par le passé. La filiation critique est énoncée avec force dans le dessin, mais le détachement inhérent au genre humoristique en atténue la portée. À l'instar de la mise entre guillemets, l'ironie produit une faille énonciative laissant au lecteur le soin d'interpréter le discours¹¹. Ce processus est accentué par la position particulière du dessin dans le journal. D'un côté, il illustre les articles, puisque *Le Monde* n'a pas utilisé de photographies dans ses pages intérieures (contrairement à la une) ; de l'autre, il en est exclu. Il sert cependant de connecteur entre plusieurs informations et joue de la coïncidence temporelle des deux événements pour les introduire dans un même espace sémantique (Lavoine, 1997, p. 106). Par cette double rupture énonciative, nous pouvons présumer que Plantu exprime une position radicale sur la politique étrangère américaine

10. « Il y a [...] cette formidable similitude visuelle : des avions qui visent un pouvoir au cœur. Il y a surtout cette vérité historique qu'il est important de rappeler : c'est le gouvernement américain qui a, en sous-main, détruit la démocratie du Chili [...]. S'il y a une morale à ce court film, c'est qu'il ne faut pas s'étonner des attaques du 11 septembre. » « Septembre 1973, à Santiago du Chili », *Télérama*, n° 2 747, 4 septembre 2002, p. 31.

11. « Faille que l'énonciateur creuse dans sa propre énonciation, déconnexion qui se veut déconcertante entre discours et réalité, l'ironie [...] reste par nature une question ouverte, que chaque théorie analyse en fonction de ses présupposés » (Charaudeau et Maingueneau, 2002, p. 332).

Paru dans *Le Monde* du 12 septembre 2003

sans se l'approprier complètement. Cette polyphonie permet ainsi au méta-énonciateur, *Le Monde*, de conserver la modération et la neutralité affichées dans ses articles et réputées caractéristiques du journal.

L'usage de l'implicite se retrouve dans *Le Figaro* et *Politis*, mais sous une forme un peu différente. Dans un article concernant l'état d'esprit de la population chilienne en septembre 1973, le journaliste du *Figaro* écrit que « Santiago est lasse de l'effervescence autour de l'« autre » 11 septembre orchestrée par les médias »¹². Nous repérons un agencement similaire dans la légende de la photographie : « Depuis quelques semaines, les Chiliens sont abreuvés d'images et de reportages sur l'« autre » 11 septembre ». Cette modalisation autonymique indique une non-coïncidence entre le mot et les choses, un écart entre la nomination particulière du coup d'État et l'adhésion de l'énonciateur à celle-ci. Le locuteur ne se réfère pas directement au onze septembre 1973 mais au nom que d'autres énonciateurs lui donnent.

[La modalisation autonymique] se manifeste dans toute manifestation où l'énonciateur commente son propre discours en train de se faire ; le « commentaire » témoigne d'un dédoublement au niveau de l'énonciation (Authier-Revuz, 1995, p. 84).

12. « Chili : l'anniversaire du putsch sous surveillance », *Le Figaro*, 12 septembre 2003.

Le procédé a ici pour objectif de démarquer l'énonciateur de l'expression qu'il emploie. Le signal énonciatif représenté par les guillemets correspond à une neutralité interprétative, qui se doit d'être comblée dans le commentaire pour qu'il n'y ait pas de confusion sur le déchiffrement de l'élément désigné¹³. Dans l'exemple précédent, les connotations négatives ou dysphoriques des termes *lasse*, *orchestrée*, *abreuvés d'images*, *effervescence* signalent que le journaliste non seulement ne s'approprie pas la dénomination, mais encore la disqualifie. Le contexte (l'orientation idéologique du journal) aide alors à déchiffrer l'interprétation de la brèche ouverte par la modalisation autonymique¹⁴ : l'inanité de la comparaison est confirmée.

Une des propriétés de la modalisation autonymique est qu'elle n'enferme pas un même procédé dans une seule interprétation :

En mettant des mots entre guillemets, l'énonciateur se contente en effet d'attirer l'attention du récepteur sur le fait qu'il emploie précisément ces mots qu'il met entre guillemets ; il les souligne en laissant au récepteur le soin de comprendre pourquoi il attire ainsi son attention, pourquoi il ouvre ainsi une faille dans son propre discours. En contexte, les guillemets peuvent donc prendre des significations très variées (Charaudeau et Maingueneau, 2002, p. 290).

Ainsi, le segment autonymique qui, dans *Politis*, ouvre l'article sur le rappel du putsch d'Augusto Pinochet ne contient pas de connotation négative : « L' "autre" 11 septembre, celui du coup d'état de 1973, et de ses dix mille victimes, pèse toujours douloureusement sur le Chili »¹⁵. Le cotexte à droite peut être lu comme une critique en creux de l'importance accordée au onze septembre 2001, qui n'aurait fait *que* trois mille victimes. Dans le cas d'un hebdomadaire comme *Politis*, qui se veut critique envers la politique des États-Unis et attentif aux droits de l'homme, la modalisation exprime la volonté de rehausser le souvenir du onze septembre 1973 en le désignant par une expression voisine de celle, instituée et légitime, qui correspond aux attentats perpétrés sur le sol américain.

Sous le discours, la mémoire

La volonté idéologique de rehausser le souvenir du coup d'État au Chili passe par une configuration syntagmatique qui met en parallèle les deux dates, c'est-à-dire les précise (jour, mois, année) et les inscrit dans la même phrase. Ces

13. « À la différence des formes verbales, qui énoncent "quelque chose" à propos du fait représenté [...], le signal ne "dit" rien d'autre que le fait de l'énonciation [...]; mais c'est cette neutralité même qui [...] ouvre sur "autre chose", un complément, un commentaire, non dit, mais nécessaire ; paradoxalement, par rapport à la simple énonciation du signe standard, ce qu'ajoute sa représentation par le moyen du signal, c'est une sorte de manque, de creux à combler interprétativement, un "appel de glose" si l'on veut » (Authier-Revuz, 1995, p. 136).

14. Le lecteur doit construire une certaine représentation de l'univers idéologique de l'énonciateur pour réussir le déchiffrement (Charaudeau et Maingueneau, 2002, p. 290).

15. « Chili. Une plaie jamais refermée », *Politis*, n° 764, 28 août 2003.

comparaisons évoquent l'idée d'une filiation douloureuse des souffrances et des victimes : l'écrivain chilien Luis Sepúlveda parle des « victimes du 11 septembre 1973 et du 11 septembre 2001 »¹⁶, et dans son commentaire du livre d'Hector Pavon sur le coup d'État au Chili¹⁷, François Maspero établit une relation « entre le 11 septembre 1973, jour de deuil pour le peuple chilien, et le 11 septembre 2001, jour de deuil pour le peuple américain »¹⁸. Si la victimisation est le lien qui noue les deux événements, des critiques virulentes affluent contre la politique étrangère des États-Unis. Ainsi Hector Pavon interprète les attentats de New York comme une réponse aux interventions extérieures américaines dont le coup d'État au Chili constitue un exemple flagrant :

Inscrivant le coup d'état chilien dans une longue liste d'interventions américaines dans le monde, Hector Pavon veut établir entre le 11 septembre 1973 [...] et le 11 septembre 2001 [...], une relation en forme de boomerang¹⁹.

Luis Sepúlveda instruit une relation encore plus directe :

Les victimes du 11 septembre 1973 et du 11 septembre 2001, les 30 000 disparus d'Argentine, les 5 000 disparus du Chili ont un point commun : ils ont souffert des erreurs de la politique extérieure des États-Unis, de leur vision planétaire²⁰.

Dans l'énonciation, le parcours biographique des auteurs, chiliens et/ou opposants à la dictature de Pinochet, joue un rôle important. La datation précise et complète met les deux événements à égalité. Mais si cette configuration discursive entraîne une survalorisation du souvenir du onze septembre 1973, elle ne représente qu'une minorité des occurrences.

Jusqu'à aujourd'hui, la pensée commune connaît et reconnaît le onze septembre 2001 sans que l'on ait besoin d'apporter des précisions. Par contre, évoquer le onze septembre 1973 nécessite des informations supplémentaires. Le caractère spontané de cette relation avec le onze septembre 2001 dans les perceptions mentales est souligné par certains articles : « La date du 11 septembre est désormais associée dans nos esprits aux images télévisées des tours en flammes de New York »²¹. Dans l'introduction de son supplément de 2003 sur l'Amérique latine, *Le Monde* met en évidence la place écrasante des attentats de 2001 : « Éclipsé dans nos mémoires par l'attentat du World Trade Center qui, depuis deux ans, surdétermine la géopolitique mondiale, ce 11 septembre-là mérite pourtant d'être rappelé »²². Le phénomène a pour conséquence la

16. « J'écris du côté gauche de la barricade », *Télérama*, n° 2800, 10 septembre 2003, p. 69.

17. Pavon, 2003, *11 septembre... 1973*, Paris, Danger Public.

18. « Le coup d'État a été proche de la perfection », *Le Monde des livres*, p. vii, supplément du *Monde* du 12 septembre 2003.

19. *Op. cit.*

20. « J'écris du côté gauche de la barricade », *ibid.*, p. 69.

21. « Septembres noirs », *Politis*, n° 765, jeudi 4 septembre 2003, p. 20.

22. « 1973-2003. L'autre Amérique », supplément *Le Monde* et *El País* au *Monde* du 12 septembre 2003, p. I.

monopolisation de la formule *11 septembre* pour désigner les événements de New York. Un processus de captation apparaît progressivement dans le discours médiatique : non seulement le couple jour-mois s'est imposé comme la dénomination la plus fréquente, mais cette formulation exclut tous les autres faits historiques qui pourraient postuler à une désignation similaire, comme le onze septembre 1973. Cette exclusivité est stigmatisée par l'hebdomadaire *Marianne*, selon lequel la déferlante médiatique autour des attentats semble avoir ouvert aux Américains un droit de propriété. « Désormais, cette date de sinistre mémoire est devenue, pour la Terre entière, le *Nine Eleven*. [...] Comme si les États-Unis en avaient le *copyright* »²³. Le *11-Septembre* a investi tout l'espace symbolique disponible pour un autre événement survenu ce jour-là. En cela, le processus métonymique est absolu : non seulement il présente la date de l'événement comme l'événement lui-même, mais il privatise cette dénomination en discréditant sa référence à d'autres événements survenus à une même date. Cette appropriation linguistique comporte une charge idéologique, elle conduit à une appropriation mémorielle qui s'apparente à un vol pour les victimes de 1973 : les Chiliens, dépossédés de leur bien symbolique, s'exclament « Rendez-nous le 11 septembre ! »²⁴. Le processus de nomination constitue donc un enjeu polémique et, plus que l'essence d'un fait, exprime le rapport de l'énonciateur à ce fait :

Aussi l'acte de nomination désigne-t-il non seulement l'objet mais également la position du sujet à son égard : dis-moi comment tu nommes et je te dirais qui tu es. [...] Toute nomination est ainsi l'expression d'un positionnement au sein de la communauté parlante, dans son espace discursif (Détrie, Siblot et Vérine, 2001, p. 207).

Toutefois, le jeu n'est pas unilatéral et les dénonciations de l'appropriation du 11 septembre – appropriation qui perpétue dans la situation énonciative la domination politique des États-Unis – profitent de la visibilité médiatique liée à l'emploi de la formule *11 septembre*. Une rapide analyse diachronique montre que la nomination du onze septembre 1973 n'était pas homogène. Les journaux contemporains du renversement de Salvador Allende²⁵ ou de la commémoration du dixième anniversaire²⁶ n'ont pas construit de dénomination stabilisée ni, a fortiori, formée sur la date de l'événement. Nous pouvons donc faire

23. « Chili. Rendez-nous le 11 septembre ! », *Marianne*, 8-14 septembre 2003, p. 46.

24. *Op. cit.*

25. *Le Monde* du 13 septembre 1973 parle du « coup d'État militaire au Chili » ou du « putsch militaire au Chili ». L'utilisation de la date *11 septembre* n'est présente qu'en tant que déictique temporel.

26. La dénomination des événements du onze septembre 1973 demeure, dans *Le Monde*, extrêmement variable (« il y a 10 ans le Chili », « la mise à mort du socialisme à la chilienne », « le renversement de l'Union Populaire », 11 septembre 1983 ; « le coup d'État militaire au Chili », 13 septembre 1973 ; « le coup d'État contre Allende », 10 et 14 septembre 1983). Les seules occurrences du onze septembre sont déictiques (« depuis le coup d'État du 11 septembre », 16 septembre 1973 ; « depuis le putsch du 11 septembre », 18 septembre 1973).

l'hypothèse que l'appellation *11 septembre* désignant le coup d'État au Chili est postérieure à la diffusion de cette expression comme dénomination des événements de 2001. Ainsi, c'est l'existence de ces derniers qui a conduit à la dénomination modifiée du coup d'État chilien. Les discours critiques participent donc d'un processus mémoriel complexe. D'un côté, les énonciateurs dénoncent la dépossession d'une nomination a posteriori, celle du coup d'État au Chili. De l'autre, l'emploi de cette nomination modifiée, construite à partir du onze septembre 2001, permet de bénéficier de l'exposition médiatique de l'évènement en question. Le désignant *11 septembre* sert de repère sémantique dans la construction de la mémoire socialiste chilienne.

Notre analyse montre enfin que la comparaison des deux événements n'amène pas de développements plus approfondis sur une filiation possible. Nous pouvons faire l'hypothèse que le rapprochement entre le onze septembre 1973 et le onze septembre 2001 est un simple effet stylistique, propre à donner une plus-value aux différents articles, les journalistes trouvant dans la coïncidence des anniversaires matière à accrocher leur lectorat par un titre ou une phrase choc. Cette distorsion entre le titre et les articles est classique dans les pratiques journalistiques en matière de titrage. L'objet du titre « n'est pas de donner l'information principale de l'article, mais son sens général, en étant suffisamment accrocheur pour inciter à la lecture » (Agnès, 2002, p. 133).

Le 11-Septembre détourné : du nom propre modifié à l'antonomase

Si, dans les exemples précédents, le nom propre *le 11 septembre* a subi des modifications substantielles, notamment l'adjonction d'un adjectif, le sens de l'expression change peu. L'usage d'un déterminant défini et les précisions cotextuelles (la date et le lieu de l'évènement nommé) conservent le caractère singulier de ce nom propre. À l'inverse, les emplois de l'expression, dans les articles suivants, vont modifier en profondeur sa nature et donc son sens.

Le 11-Septembre du Chili : quand la forme modifie la nature

La mutation s'opère avec le basculement de l'article défini *le* à l'article indéfini *un*. Ce changement de déterminant rogne la capacité de l'expression à la deixis temporelle. Auparavant, quel que soit son emploi, explicite ou implicite, elle renvoyait à un fait singulier, précisément à l'aide de l'article défini :

Les plus typiques des déterminants, y compris l'article défini, ont pour fonction première, sémantiquement, de déterminer (c'est-à-dire de restreindre ou de préciser) la référence du syntagme nominal dans lequel ils apparaissent : d'où leur appellation (Lyons, 1980, p. 87).

Cette modification est présente dans ce passage tiré d'un article de *L'Express* :

C'était il y a exactement trente ans, en 1973, un autre 11 septembre, qui ferme lui aussi un temps révolu et ouvre un temps nouveau²⁷.

La présence de l'adjectif et de l'article indéfinis modifie la nature du nom propre *11 septembre*. Le nom propre se rapproche alors du nom commun en créant une classe de référents (Détrie, Siblot et Vérine, 2001, p. 208). Modifié, il perd sa singularité tout en conservant sa fonction signifiante²⁸. Le onze septembre 2001 est présenté ici comme un idéal-type géopolitique et historique. Son interprétation est figée dans une lecture unique et arbitraire : celle d'un point de basculement entre deux périodes. Si le coup d'état chilien est lui aussi élevé au rang de césure, la construction de la phrase donne la primauté au onze septembre 2001 comme nouvel étalon de mesure historique. L'énonciation accentue l'idée que cet évènement a livré toutes ses clés, qu'il n'est plus un phénomène à analyser mais un outil d'analyse. De fait historique déterminé, la date des attentats aux États-Unis devient un fait paradigmatique, l'archétype d'une catégorie d'évènements, associé à des qualités taxinomiques. D'objet à comparer, il est devenu un comparant, mais sans le recul historique nécessaire à l'analyse.

Dans cet emploi du nom propre, ce n'est pas la valeur identifiée dans l'emploi original qui est saillante, l'établissement de l'identité exacte du référent original n'était pas important ici. [...] Ces aspects permettent d'établir un modèle mental du référent original qui en est considéré comme l'incarnation ou le parangon. Ce modèle est le membre central idéal d'une catégorie prototypique dont tous les membres ont une ressemblance plus ou moins parfaite avec le membre modèle (Jonasson, 1994, p. 220).

L'expression *11 septembre* devient ainsi une sorte de point aveugle du discours médiatique, un élément circulant d'article en article sans que son interprétation soit remise en question, comparable à ces phrases décrites par Eliseo Veron « qui reviennent et glissent, identiques, d'un médium à un autre », mais laissent toujours dans l'ombre l'origine de ce dont elles parlent²⁹. Dans le cadre d'une mise en discours du monde par les médias écrits, où la notion d'évènement est toujours centrale et où sont à l'œuvre l'élaboration de séries et la recherche de prototypicités, l'usage modifié du nom propre *11 septembre* répond à la volonté de construire des classes d'évènements. Par la détermination qu'opère l'article indéfini *un* associé à l'adjectif *autre*, ces exemples se rapprochent de l'antonomase. Ce processus sémantique va se confirmer à l'occasion de la nomination des attentats du 11 mars 2004 à Madrid.

27. « Chili. L'héritage de Pinochet », *L'Express*, 11 septembre 2003.

28. Siblot et Leroy, 2000, p. 94.

29. Veron, 1981, p. 142, à propos du thème médiatique de la « psychose du nucléaire aux États-Unis » après l'accident de Three Mile Island.

Un exemple d'antonomase : le 11-Septembre de Madrid

La couverture médiatique des attentats de mars 2004 a suscité de nombreuses occurrences mobilisant le caractère métaphorique du *11 septembre*. Certes, le titre du *Figaro* du 11 septembre 2003, « Le 11 septembre de Pinochet », en mettant en valeur un aspect particulier du référent, se rapproche d'un fonctionnement antonomasique (Siblot et Leroy, 2000, p. 96). Mais il demeure la seule occurrence trouvée pour la commémoration du coup d'état au Chili. La nomination des attentats madrilènes par relation avec le référent américain modifie plus radicalement le statut sémantique du désignant. Le trope émerge dans l'éditorial de *L'Humanité* du 12 mars 2004 : « Le rapprochement s'est vite imposé. Face aux terribles images de victimes ensanglantées [...], ils furent nombreux, au sud des Pyrénées, à penser que ce 11 mars était le "11 septembre" de l'Espagne »³⁰. Cet exemple met en évidence la capacité de l'antonomase à désigner un autre référent que celui auquel l'expression linguistique est habituellement associée. Selon le *Petit Robert*, l'antonomase est « un trope qui consiste à désigner un personnage par un nom commun ou une périphrase qui le caractérise, ou, inversement, à désigner un individu par le personnage dont il rappelle le caractère typique »³¹. Elle comporte une dimension argumentative puisqu'elle constitue un raccourci permettant de prédiquer, à propos d'un sujet, un certain nombre de propriétés qui caractérisent le porteur originel du nom propre. L'antonomase contient d'ailleurs des propriétés catégorisantes :

De façon générale, les approches rhétoriques et grammaticales considèrent l'antonomase dans son aboutissement, dans une perspective classificatoire (Siblot et Leroy, 2000, p. 93).

Cependant, la métaphore ici est mise à distance par la polyphonie : si l'énonciateur l'utilise, il prend soin de préciser qu'elle relève de la parole d'autrui (« ils furent nombreux [...] à penser »). Les journaux français font porter la genèse – et donc la responsabilité – de l'expression aux médias locaux. Ainsi, *Le Monde* précise que c'est par le biais des journaux espagnols que la comparaison émerge :

Plusieurs journaux madrilènes ont titré vendredi sur le « 11 Septembre espagnol ». [...] La référence s'est imposée à la une de tous les journaux espagnols. *El País* titre « 11-M ». [...] *El Mundo* parle de « notre 11-S » et le journal catalan *La Vanguardia* met en une « 11-M à Madrid »³².

30. « 11 mars à 7 h30 », *L'Humanité* du 12 mars 2004.

31. Josette Rey-Debove et Alain Rey éd., 2001, *Le nouveau Petit Robert*, Paris, Le Robert.

32. « Tous unis contre la terreur », *Le Monde* du 13 mars 2004. Précisons cependant que la disposition dans laquelle le quantième est suivi de la première lettre du nom du mois est fréquente en castillan et permet de désigner de nombreux événements.

Cette opération de mise à distance de la part du méta-énonciateur suggère une pluralité de significations parmi lesquelles il appartient aux lecteurs de trancher³³. Si *La Tribune* titre sur « Le 11 septembre espagnol »³⁴, l'article qui suit précise que cette nomination est le fait des « éditorialistes qui appellent déjà [l'attentat] "le 11 septembre espagnol" ». *Les Echos* citent, pour leur part, un responsable socialiste basque qui évoquait « le "11 septembre" de l'Espagne »³⁵. *Libération* reste dans une opacité totale à ce propos, évoquant simplement ce « massacre du "11 M" (déjà consacré comme le "11 septembre espagnol") [qui] a bouleversé les élections législatives »³⁶. L'imprécision sur les auteurs des citations rapportées est surprenante et participe d'une attitude de prudence, au moins dans un premier temps, quant à l'appropriation de cet emploi métaphorique. Dans ces exemples, l'hétérogénéité discursive et la modalisation autonymique (Authier-Revuz, 2004, p. 82), permettent aux locuteurs de projeter sur le référent madrilène les propriétés du référent originel, les attentats du onze septembre 2001 :

Toute nomination [...] exprime un point de vue sur l'objet nommé, résulte de la volonté de présenter le référent sous un angle particulier (Siblot et Leroy, 2000, p. 98).

La question qui se pose alors est celle de l'extraction métonymique : quelles sont les propriétés à retenir ?

Le choix n'est pas libre car le locuteur doit tenir compte de la réception de son point de vue. Aussi l'acceptabilité de l'antonomase est-elle d'autant plus grande que la caractérisation des deux références s'avère plus largement partagée (Siblot et Leroy, 2000, p. 98).

Ainsi, une interview de Gérard Chaliand, spécialiste en stratégie militaire, consacre l'expression en titrant sur « le 11 septembre des Espagnols »³⁷. Toutefois, le chercheur avoue, dans ses réponses, rapporter la parole d'autres locuteurs, en l'occurrence les médias espagnols (« la presse espagnole parle d'ores et déjà d'un 11 septembre national »), ou préfère se montrer prudent dans son analyse (« rien n'atteste pour le moment que le carnage du 11 mars soit une réplique du 11 septembre »). Le procédé antonomasique fixe le caractère taxinomique de cette notion et indique le rôle attendu par le nom propre modifié³⁸. L'expression *11 septembre* sert de mesure historique, de jalon que le locuteur utilise pour

33. Prudence qui peut être due à l'incertitude pesant sur les auteurs, basques ou islamistes, de l'attentat.

34. « Le 11 septembre espagnol », *La Tribune* du 12 mars 2004.

35. « Près de 200 morts dans les attentats de Madrid », *Les Echos* du 12 mars 2004.

36. « Un scrutin perturbé malgré l'union sacrée », *Libération* du 13 mars 2004.

37. *Le Figaro*, 13 mars 2004, « Réflexions sur le "11 septembre des Espagnols" », p. 15.

38. « À cette construction syntaxique anormale correspond une interprétation distincte de celle du nom propre non modifié : au lieu de désigner un particulier porteur du nom propre, le syntagme nominal abritant le nom propre signale maintenant un type ou un rôle » (Jonasson, 1994, p. 214).

classer le nouvel évènement dans une représentation du monde : « à l'image du 11 septembre 2001, le carnage d'hier à Madrid représente une escalade sans précédent dans la longue histoire du terrorisme commis par ETA »³⁹. La redondance du titre de *Marianne*, « Le "11 septembre" de Madrid »⁴⁰, d'abord en une puis en titre d'article, marque aussi l'importance de l'évènement. « Ce drame absolu prouve que le 11 septembre n'était en rien une exception américaine »⁴¹. La métaphore du 11 septembre comme réservoir de sens est exprimée, avec plus d'aplomb, par Daniel Vernet dans sa tribune du *Monde*, « Le 11 Septembre de l'Europe »⁴². Cette occurrence renvoie à l'extension de la menace terroriste au sein même de l'Europe (« les attentats du 11 mars doivent sans doute être considérés comme une manifestation de ce que François Heisbourg [...] a appelé, au lendemain du 11 septembre 2001, l'«hyperterrorisme» ») et ses conséquences inéluctables (« Si la piste Al-Qaida se confirme, les Européens devront repenser la lutte contre le terrorisme, comme les États-Unis l'ont fait après les attentats du 11 septembre 2001 »). D'autres comparaisons formulent des motifs d'espoir : « Exactement comme dans le cas du 11 septembre, une volonté d'unité, de force, de sagesse, surgit des décombres »⁴³. Ainsi, les significations tirées de cette métaphore demeurent multiples quant à l'élément référé, mais elles renforcent toutes la fermeture du sens de l'élément référent, les attentats du onze septembre 2001.

Le désignant 11 septembre est donc utilisé par les journalistes pour signifier des événements multiples. La dérive métonymique, puis l'antonomase, modifient le statut sémantique du chrononyme. Par différents procédés énonciatifs, celui-ci s'approprie l'espace symbolique du onze septembre. Cette situation renvoie à la dénomination arbitraire et exclusive des attaques contre les tours jumelles. L'énonciation simple du 11 septembre monopolise la désignation du onze septembre 2001 et exclut, ainsi, les autres événements, les obligeant à trouver une nouvelle qualification pour être intelligibles⁴⁴. Cependant, l'identification de ces événements par leur seule date renvoie à une dénomination minimale du fait historique et montre par là-même l'incapacité des énonciateurs à trouver une autre dénomination pertinente⁴⁵. Contrairement au processus uniforme de substantialisation qui accompagne l'expression 11 septembre, cette lacune sémantique met en lumière la multiplicité des sens qui lui sont attachés. Cette faiblesse énonciative se retrouve également dans les usages antonomastiques qui en sont faits. La dénomination des attentats du 11 mars 2004 à l'aide de l'expression 11 septembre confirme cette essentialisation.

39. P. Rousselin, « Aider l'Espagne », *Le Figaro*, 12 mars 2004, p. 7.

40. *Marianne*, n° 360, du 15 au 21 mars 2004.

41. *Op. cit.*, p. 7.

42. *Le Monde* du 13 mars 2004.

43. Georges Suffert, « La démocratie contre les terrorismes », *Le Figaro*, 13 mars 2004, p. 6.

44. Toutefois, il n'est pas certain que cette nomination du 11-septembre demeure fixe tout au long de l'histoire.

45. Le même problème se posait, en 1973, pour la dénomination du renversement d'Allende.

[Elle] consiste à faire qu'une idée soit toute entière contenue, ramassée et condensée en une notion qui existerait en soi, de façon naturelle, comme une essence, indépendamment d'autre chose que d'elle-même ; et pour ce faire, on la présente sous forme nominalisée (Charaudeau, 2005, p. 75).

La dénomination y gagne, par exemple, des qualités taxinomiques alors même que les significations profondes de l'évènement référent sont loin d'être épuisées ; qualités qui démultiplient les usages possibles de la notion comme dans le cas irakien. « Le 22 février entrera dans l'histoire de l'Irak comme notre 11 Septembre à nous »⁴⁶.

Références

- AGNÈS Yves, 2002, *Manuel du journalisme. Écrire pour le journal*, Paris, La Découverte.
- AUTHIER-REVUZ Jacqueline, DOURY Marianne, REBOUL-TOURÉ Sandrine, 2004, *Parler des mots. Le fait autonymique en discours*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle.
- AUTHIER-REVUZ Jacqueline, 1995, *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, Paris, Larousse.
- CHARAUDEAU Patrick et MAINGUENEAU Dominique éd., 2002, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Le Seuil.
- CHARAUDEAU Patrick, 2005, *Le discours politique. Les masques du pouvoir*, Paris, Vuibert.
- DÉTRIE Catherine, SIBLOT Paul, VÉRINE Bertrand, 2001, *Termes et concepts pour l'analyse du discours. Une approche praxématique*, Paris, Honoré Champion.
- JONASSON Kerstin, 1994, *Le nom propre. Constructions et interprétations*, Louvain-la-Neuve, Duculot.
- LAVOINNE Yves, 1997, *Le langage des médias*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.
- LEROY Sarah, 2004, *Le nom propre en français*, Paris, Ophrys.
- LYONS John, 1980 (1978), *Sémantique linguistique*, Paris, Larousse.
- MAINGUENEAU Dominique, 2002 [1986], *Analyser les textes de communication*, Paris, Nathan Université.
- SIBLOT Paul et LEROY Sarah, 2000, « L'antonomase entre nom propre et catégorisation nominale », *Mots. Les langages du politique*, n° 63, juillet.
- VERON Eliseo, 1981, *Construire l'évènement. Les médias et l'accident de Three Miles Island*, Paris, Minuit.

46. Un universitaire irakien à l'occasion de l'attentat contre la mosquée d'or de Samarra, le 22 février 2006, cité par Patrice Claude dans « La Saint-Barthélemy en Irak », *Le Monde* daté du 1^{er} avril 2006, p. 20-21.